

## IX. — La Mort parrain

*Il était une fois homme et une femme très pauvres qui avaient eu deux ou trois enfants, mais tous étaient venus au monde mort-nés. Ils étaient déjà vieux quand la femme se trouva de nouveau enceinte, et cette fois, l'enfant naquit vivant. Après ses couches, elle demanda :*

*— Qui allons-nous faire parrain ?*

*— Il nous faut choisir un homme juste, répondit l'homme. Peut-être cet enfant pourra-t-il vivre.*

*L'homme se mit donc en quête d'un homme juste. Et cheminer, et cheminer ; à la fin, il rencontra un homme :*

*— Bonjour.*

*— Bonjour.*

*— Où vas-tu donc ? demanda l'étranger.*

*— Hé ! ma femme vient d'avoir un enfant. Je m'en vais chercher un homme juste pour le faire parrain.*

*— Fais-moi donc parrain.*

*— Et qui es-tu ?*

*— Je suis le bon Dieu.*

*— Puisque tu es le bon Dieu, je ne veux pas te faire parrain, car tu n'es pas juste : tu fais les uns trop riches et les autres trop pauvres.*

*L'homme se remit à cheminer et à cheminer ; à la fin, il rencontra un autre homme :*

*— Bonjour.*

*— Bonjour.*

*— Où vas-tu ainsi ? demanda l'étranger.*

*— Hé ! ma femme a eu un enfant, et je cherche un homme juste pour le prendre comme parrain.*

*— Et qui es-tu ?*

*— Je suis la Mort.*

*— Eh bien, si tu es la Mort, je te fais parrain, parce que tu es juste : tu fais mourir aussi bien les riches que les pauvres.*

*Ils se rendirent alors chez l'homme et ils allèrent faire baptiser l'enfant. Après le baptême, la Mort, avant de s'en aller, demanda à l'homme ce qu'il voulait qu'elle lui offrît pour le remercier de l'honneur de l'avoir fait parrain :*

*— Que veux-tu que je te demande ? Je suis pauvre, donne-moi ce que tu voudras.*

*— La Mort lui dit alors :*

*— Eh bien, écoute : puisque tu es pauvre, je vais t'enseigner ce que tu dois faire pour devenir riche. Quand tu sauras qu'il y a un malade dans une maison, tu t'y rendras. Si tu me trouves devant la porte, tu diras : « Oh ! ce malade ne mourra pas ! » Si l'on te répond : « Le médecin a dit qu'il va mourir », tu diras : « Moi je vous dis qu'il ne mourra pas ». D'autres fois, les médecins diront : « Celui-ci n'est pas malade à mourir » ; si tu me vois dans la ruelle du lit, tu pourras dire : « Celui-ci mourra bientôt ». D'autres fois tu me verras derrière la porte. Là, si tu réussis à me chasser, le malade sera sauvé ; si tu ne peux pas me faire partir, tu diras qu'il mourra.*

*On finit par s'apercevoir que cet homme était très savant ; et l'on venait le chercher, de près et de loin, et de partout. Eh, de pauvre qu'il était auparavant, il était devenu riche et il portait chapeau. Quand on allait le chercher, on voyait qu'il ôtait son chapeau, devant la porte de la maison ou derrière. C'était pour saluer la Mort : lui seul la voyait, mais non les autres.*

Quand il s'arrêtait derrière la porte, l'homme posait son chapeau et là, il se débattait, il luttait, il se démenait pendant un grand moment. Il prenait beaucoup de peine et il était tout inondé de sueur, mais personne ne voyait qu'il y eût âme qui vive avec lui. Enfin, quand la lutte était achevée : il disait : « Ce malade mourra » ou : « Il ne mourra pas », selon qu'il avait pu ou non chasser la Mort.

Et naturellement, il gagnait beaucoup d'argent ; il était riche, fort riche...

Mais un jour la Mort arriva chez lui :

– Bonjour, l'homme.

– Bonjour, Mort.

– Ton heure est arrivée, à toi aussi. Il faut me suivre.

Mais l'homme, maintenant qu'il n'était plus pauvre, avait pris goût à la vie.

– Oh ! non, moi je veux vivre. Prends-en donc un autre à ma place.

– Oh ! tu sais ! Quand tu cherchais un homme pour le faire parrain, tu me pris, moi, parce que j'étais juste. Si je te laissais pour en prendre un autre, je ne serais pas juste.

Quand l'homme vit la tournure que prenaient les choses, il dit :

– Laisse-moi au moins manger une pomme avant de partir.

– Oui, mais fais vite. Il faut s'en aller.

L'homme prit une pomme, la plia dans un morceau de papier et l'enferma dans un coffre ; puis il mit la clé dans sa poche.

– Eh bien, y es-tu ? demanda la Mort.

– Tu m'as promis de me laisser vivre jusqu'à ce que j'aie mangé une pomme. Eh bien, je la mangerai quand je voudrai.

La Mort était furieuse, mais chose promise est due, et elle s'en alla sans rien dire, laissant là le pauvre homme.

L'homme vécut encore longtemps, en se gardant bien de manger des pommes cependant. Mais, un beau jour, au bout de vingt ans, il eut l'idée de revoir la pomme : il la retira donc du coffre, mais il ne restait plus rien dans le papier sauf un peu de poussière. « Eh bien, s'il n'y a plus rien, je puis brûler le papier », pensa-t-il. Et il le jeta au feu.

Le papier n'avait pas encore fini de brûler que la Mort était déjà devant lui.

– Bonjour, l'homme.

– Bonjour, Mort.

– Cette fois-ci, tu vas devoir me suivre.

– Oh ! non, quand j'aurai mangé la pomme.

– La pomme ? Oui ! Si tu ne l'as pas mangée, montre-la moi !

L'homme était bien contrarié. Il se voyait pris. À la fin, il dit :

– Tu ne vas pas m'emmener sans me permettre de réciter quelque prière. Laisse-moi au moins dire le pater.

– Un pater, oui. Mais dépêche-toi.

– Oh ! ce n'est pas la peine que tu attendes. Quand j'aurai dit le pater, je te ferai appeler.

La Mort enrageait, de se voir jouée une seconde fois, mais il lui fallut bien s'en aller et laisser le vieil homme vivre en paix. Et celui-ci vécut encore de longues années.

Mais, un beau jour, il vit passer devant sa porte un mort que l'on portait en terre. Aussitôt, sans réfléchir, l'homme commença à réciter un pater pour le repos de l'âme du défunt. Il n'avait pas encore dit l'amen que la Mort était déjà là.

Et cette fois, l'homme eut beau discuter, et prier, et pleurer, la Mort était là, et il fallait la suivre. Et la Mort l'emmena chez elle, dans un endroit où il y avait des milliers et des milliers de chandelles allumées. Jamais l'homme n'avait vu autant de lumières.

– Tiens ! dit la Mort, tu vois ces chandelles ? Eh bien, chacune représente la vie d'un homme.

## CONTES POPULAIRES

---

*Les longues, celles qui brûlent bien, ce sont des enfants qui ont toute la vie devant eux. Celles qui sont à moitié brûlées, ce sont des gens qui ont vécu la moitié de leur vie. Celles qui sont au bout, ce sont ceux qui vont mourir. Une chandelle qui s'allume, c'est un enfant qui naît ; une qui s'éteint, c'est un homme qui meurt.*

*— Et la mienne ? Où est-elle ?*

*— Tiens ! Regarde-la, là.*

*La chandelle de l'homme était presque consumée ; à peine brûlait-elle encore... Elle s'éteignit, et l'homme mourut.*

*Moi je mis le pied sur une taupinière,  
Et m'en revins à Labouheyre.*